

Abdelkrim Zebiri – Université de M'Sila –

## Le bruit et le silence dans *Le Désert* : Une poétique de l'espace paradoxal.

### Résumé

Tout le monde croit que le silence représente l'absence de bruit, comme la nuit qui résulte de l'absence de la lumière du jour. Or c'est faux. « Au désert, même le silence est un bruit... », affirme Théodore Monod dans son ouvrage Méharées. Le désert est un lieu de silence. Un silence qui permet d'entendre les bruits, rend les perceptions plus claires et nous fait pénétrer dans un univers ignoré des infiniment petits frémissements.

### ملخص

الكل يعتقد أن السكون يمثل غياب الصوت، كالليل الذي ينتج عن غياب ضوء النهار. لكن هذا الاعتقاد خاطئ. « في الصحراء حتى السكون هو صوت... » يؤكد جوال لودي في كتابه الصحراء مكان للسكون. سكون يتيح لنا سماع الأصوات، « رحلات على ظهور الجمال » يجعل الإدراك الحسي أكثر قوة وأكثر وضوح ويدخلنا في عالم مجهول من الاهتزازات اللامتناهية الخفة.

Le désert est un lieu de silence, mais en même temps, un lieu de bruit. Voilà le paradoxe qui ne cesse de hanter l'écriture dans le roman contemporain. Boudjedra, Saint-Exupéry, Fromentin, Le Clézio...et bien d'autres auteurs ont tenté de dire, à travers leurs récits, que le désert est un lieu de silence chargé de bruit et un bruit qui caractérise le silence. C'est un milieu qui résonne de manifestations sonores particulières. Avant d'entamer la

démonstration de ce paradoxe et pour mieux saisir ces deux notions de silence et de bruit, il semblerait intéressant de revenir brièvement sur leurs définitions.

### 1. Qu'est-ce que le silence ?

Etymologiquement, le mot vient du latin «*silentiani*», d'où l'adjectif «silencieux» et «se rattache au verbe *silere*, se taire» (Clédat, 1914 : 534). La notion de silence en littérature ne se laisse que difficilement saisir par des catégories discursives. Elle se caractérise par des notions floues, telles que l'«absence de bruit» (Dictionnaire Hachette, 2008 : 1496), «Calme, absence de bruit» (Dictionnaire Littré), «absence de bruit, pause, paix» (Dictionnaire Larousse). Tous les dictionnaires que nous avons pu consulter sont unanimes : le silence égale absence de bruit. Or, beaucoup de penseurs et d'écrivains ne sont pas de cet avis. Pour David Le Breton, à titre d'exemple, «Le silence ne se confond pas avec l'absence de sonorité», ni «à un monde sans frémissement» (Le Breton, 1999 : 11). Jean-Pierre Valentin va encore plus loin lorsqu'il déclare qu'«Il faut certainement fréquenter le désert pour ressentir l'assourdissement du silence.» (Valentin, 2013 : 76). Quant à Albert Camus, se promenant dans les ruines de la ville antique Djemila, évoque :

« [Un] grand silence lourd et sans fêlure, quelque chose comme l'équilibre d'une balance. Des cris d'oiseaux, le son feutré de la flûte à trois trous, un piétinement de chèvres, des rumeurs venues du ciel, autant de bruits qui faisaient le silence et la désolation de ces lieux » (Camus, 1959 : 25)

Le silence pour Camus, se manifeste comme quelque chose qui marque le lieu, propre à lui, le caractérise, une substance presque tangible dont la présence hante cet espace et s'impose

constamment à l'attention du promeneur. Le silence finalement, au sens littéral, n'existe pas dans la nature. Ou, s'il existe, il n'est pas neutre, ou quelque chose de mort, de figé. Maintenant, qu'en est-il du silence et du bruit du désert chez nos quatre auteurs?

## 2. Le silence et le bruit ne font qu'un.

Le roman de Le Clézio s'ouvre sur un étrange silence : un désert que les rafales de vent incessantes couvrent d'une atmosphère inquiétante. Aucun mot n'est prononcé par les hommes bleus qui marchent lentement sur « la piste presque invisible », « Ils marchaient sans bruit dans le sable, lentement, sans regarder où ils allaient. » (*Désert*, p. 7). Cette voie silencieuse qui les conduit, à travers l'immensité du désert, en direction des points d'eau, engendre une atmosphère d'inquiétude et de peur qui met en relief l'impression fantastique qui se dégage des lieux : « Ensemble ils s'éloignaient en silence, ils marchaient sur la piste de sable qui allait vers les puits. » (*Désert*, 21). D'ailleurs, aucun mot n'est prononcé dans ce début de roman. C'est le silence absolu. Même à leur arrivée devant le mur de la ville sainte de Smara.

*« Derrière les tentes, près des murs de Smara, le vent sifflait dans les branches des acacias, dans les feuilles des palmiers nains. Mais pourtant ils restaient dans le silence, les hommes et les femmes aux visages et aux corps bleuis par l'indigo et la sueur ; pourtant ils n'avaient pas quitté le désert. »* (*Désert*, 18).

La première rupture du silence, dans ce premier chapitre, était dans les campements, à la tombée de la nuit :

*« Les bruits de la vie humaine commençaient à monter des campements et des maisons de boue : bruits de métal, de pierre, d'eau. Les chiens jaunes, réunis sur la place,*

*tournaient en rond en jappant. Les chameaux et les bêtes piétinaient, faisaient monter la poussière rouge. » (Désert, 22-23).*

Le silence ne se brise, une deuxième fois, que par un court dialogue qui s'instaure entre le père de Nour et un nomade rencontré sur leur chemin vers le tombeau :

*« Parfois ils avaient croisé quelqu'un qui marchait vers Smara, et ils avaient échangé quelques paroles.*

*« Qui es-tu ? »*

*« Bou Sba. Et toi ? »*

*« Yuemaïa. »*

*« D'où viens-tu ? »*

*« Aaïn Rag. »*

*« Moi, du Sud, D'Iguetti. »*

*Puis ils se séparaient sans se dire adieu. » (Désert, 25-26).*

N'y a t-il pas un paradoxe à constater, chez Le Clézio, dès l'incipit ? Un éloge du silence de la part du narrateur – et derrière lui, de l'auteur ? Car le métier de l'écrivain est celui des mots. Cet éloge d'un peuple silencieux pourrait, de ce fait, surprendre, mais il est probablement à lire non comme une condamnation du langage en général, mais plus probablement du bavardage des hommes : les hommes bleus quant à eux ne prononcent que des paroles chargées de sens, souvent de sacré également :

*« ... seul leur souffle rauque continuait à s'exhaler, lançant dans le silence les mêmes syllabes inlassable : « " Hh ! Hh! Houwa! (Lui) Hayy !(Vivant)...Hh! Hh! ". Le bruit du déchirement des souffles était si grand, si puissant que c'était comme si tous étaient déjà partis très loin de Smara, à travers le ciel, dans le vent, mêlés à la lumière de la lune et à*

*la fine poussière du désert. Le silence n'était pas possible, ni la solitude. Le bruit des souffles ampli toute la nuit, avait couvert tout l'espace. » (Désert, 71).*

Comme la suite du roman le montrera, il s'agit donc de retrouver le vrai poids des mots, celui qu'un long silence est ensuite à même de leur conférer. Le « désert » est dès l'ouverture du roman à interpréter comme un lieu où l'on recherche une authenticité, celle de l'être, et celle du langage si chère à l'écrivain. Cet incipit paradoxal ancre donc le récit dans un silence viscéral qui ne quittera pas les personnages, et lance une forme de défi à l'écrivain : exprimer par des mots ce qui n'est ni dicible ni audible...

Cette parole absente, ce mutisme suggéré ou imposé par la nature devient un leitmotiv dans l'œuvre de Le Clézio, elle est un idéal à atteindre, en opposition aux mots de l'Occident qu'il faut fuir. Ces derniers sont décrits comme une saleté, une souillure :

« C'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout » (Désert, 13).

Dans son roman Désert, Le Clézio souligne qu'entre les Hommes Bleus et leur milieu, existe une harmonie parfaite caractérisée par le silence :

« Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Il ne disait rien », écrit-il puis enchaîne : « [...] Ils n'auraient pas pu parler. Ils étaient devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, pleins de lumière quand le soleil brûle au centre du ciel vide... » (Désert, p. 8). Puis, il ajoute encore, une page plus loin qu' « Ils portaient avec eux la faim, la soif qui fait saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, ... » (Désert, 9).

Du silence de l'incipit le lecteur ne retient alors que trois souffles : celui des rafales de vent si fortes et (si chaude le jour, si froide la nuit) qui obsèdent les hommes bleus dans leur traversée, celui des bruits de la vie humaine dans les campements et enfin celui des paroles échangées entre les nomades.

Effacer la parole, éliminer le bruit, c'est à la fois circonscrire la vacance du langage, l'annuler dans le silence et la solitude comme dans le passage où :

« Nour et son père étaient seuls près du tombeau. Le silence dense régnait sur la vallée de la Saguiet el Hamra » (Désert, 28), et l'ouvrant à son infinité par ce même silence qui est présence d'un langage intérieur et toujours en puissance :

*« ...la vallée de la Saguiet el Hamra qui étendait à perte de vue son lit desséché, et l'horizon immense où apparaissaient d'autres collines, d'autres rochers contre le ciel bleu, le silence était encore plus poignant. C'était comme si le monde s'était arrêté de bouger et de parler, s'était transformé en pierre. » (Désert, 28).*

Le silence, pour Le Clézio, a commencé donc par une abstention de parole. Parler n'est pas naturel à l'homme ; le langage est acquis : « Nous ne sommes pas du parlant à qui il arriverait incidemment de se taire. Nous sommes du non-parlant qui parle » (2001 : 102), explique, dans un entretien, Chantal Lapeyre-Desmaisons. Nuance importante et surtout éclairante.

Du fait même du refus de la parole au profit du silence, une densité insoupçonnée peut se révéler. Qu'il s'agisse de poésie ou de prose, de musique ou de peinture, de danse ou de théâtre, le créateur semble être amené à convoquer le silence pour laisser entendre, à travers son œuvre, une forme d'absolu.

Tout au long de son œuvre, Le Clézio s'est employé à travailler ce lien entre écriture et silence, à tenter d'écrire le silence, de le faire entendre, de lui donner corps. Pour ce faire, la forme que prend sa création revêt une importance capitale, et la construction des deux récits : celui de Nour et la traversée des hommes bleus et celui de Lala, se trouve au cœur des préoccupations de l'auteur.

Pour Le Clézio, le silence devient le but de l'écriture. C'est lui-même qui l'avoue : « Tout ce que l'on dit ou écrit, tout ce que l'on sait, c'est pour cela, pour cela vraiment : le silence » (Le Clézio, 1976 : 268). De même comme l'écrit François Mauriac, « En poésie le silence n'est pas un état auquel le poète se trouve réduit : il est à la source. Toute grande œuvre naît du silence et y retourne » (Mauriac, 1959 : 151).

Le silence du désert, tente de nous dire Le Clézio, est un silence bruisant. C'est un milieu qui résonne de manifestations sonores particulières. Un milieu de silence mais qui n'est jamais tout à fait muet. Le déplacement des Hommes Bleus sur les pistes du désert laisse la trace sonore de leurs pas, de leurs gestes, de leur souffle ; leur immobilité même n'annule pas leur respiration et les bruits de leurs corps.

Voilà le paradoxe qui ne cesse de hanter l'écriture de Le Clézio. Un silence chargé de bruit et un bruit qui caractérise le silence. Cet éminent auteur organise son espace en le tiraillant entre deux tendances contradictoires : le silence, représentant la perfection, l'idéal, mais courant le risque de devenir un signe de douleur et de souffrance:

*« Mais ce qui était le plus douloureux en eux, ce qui faisait naître l'inquiétude et la pitié, c'était leur silence. Aucun d'eux ne parlait ni ne gémissait. Tous, hommes, femmes,*

*enfants aux pieds ensanglantés, ils avançaient sans faire de bruit, comme des vaincus, sans prononcer une parole. On entendait seulement le bruit de leurs pas dans le sable, et le halètement court de leur souffle* » (Désert, 227).

et le bruit, signe de vie mais courant le risque de devenir signe d'angoisse et de peur : « Là grondent les bruits mystérieux de l'orage, là règnent le froid, la mort » (Désert, 240).

En dernier lieu, disons que ce silence bruisant qui règne sur les étendues désertiques que traversent les Hommes Bleus dans Désert de Le Clézio, permet un retour sur soit rude, sévère mais salvateur et sauveur, favorisant l'introversión et permet le voyage nécessaire à l'intérieur de soi pour mieux se connaître. A ce propos, nous citons Ernest Psichari, qui exprime bien ce paradoxe bienfaisant du silence dans le désert : « Malheur à ceux qui n'ont pas connu le silence ! », écrit-il dans son ouvrage Les Voix qui crient dans le désert. « Le silence qui fait du mal et qui fait du bien, qui fait du bien avec le même mal !... » (Psichari, 1920 : 131).

Le désert, chez Saint-Exupéry, « n'est d'abord que vide et que silence » (Terre des hommes, 76), parce qu'il n'aime pas les passagers, les « amants d'un jour » (Idem.). Il n'aime pas que l'on transfigure les sables, car à l'arrivée de l'homme, le désert se transfigure :

*« Les sables sont d'abord déserts, puis vient le jour où craignant l'approche d'un rezzou, nous y lisons les plis du grand manteau dont il s'enveloppe. Le rezzou aussi transfigure les sables. »* (Terre des hommes, 77).

Le pilote de l'Aéropostale tente de nous dire que les mouvements de l'homme dans l'espace laissent la trace sonore de ses pas, de ses gestes, de son souffle ; son immobilité même n'annule



pas sa respiration et les bruits de son corps. Toujours l'existence palpite et fait entendre sa rumeur. Là, notre auteur rejoint l'idée de John Cage, selon laquelle le silence « zéro dB » n'existe pas. Ce dernier pour démontrer sa théorie, il s'est enfermé dans une chambre anéchoïque (hermétique à toute sonorité extérieure). Résultat : il n'entendait plus que ses propres battements de cœur, le passage du sang dans les veines. Le silence n'existe jamais à partir du moment où existe une forme de vie. Car la vie entraînant le mouvement, elle produit des vibrations, des sons. Pour ce chercheur et compositeur américain, quel que soit l'intériorité ou l'extériorité du silence, il est difficilement analysable car il s'expérimente plus qu'il ne s'explique verbalement. Sa signification n'est jamais absolue. Pour faire sens, le silence comme la musique doit être appréhendé et replacé dans une culture, une société donnée (Cage, 1968 : 139).

Le silence du désert est associé, chez Saint-Exupéry, au moindre mouvement. Le moindre détail prend une dimension extraordinaire. Le moindre bruit retentit dans le silence, par exemple, une libellule bute la lampe provoquant un petit grésillement : « Sans que je sache pourquoi, elle me pince le cœur. » (Terre des hommes, 83), écrit notre auteur. Ces manifestations légères donnent une épaisseur au silence et accentuent le sentiment de paix qui émane du lieu. Le silence est d'abord une modalité du sens, un sentiment qui saisit l'individu :

« *Le désert pour nous ? C'était ce qui naissait en nous. Ce que nous apprenions sur nous-mêmes.* » (Terre des hommes, 80).

L'espace n'est pas uniquement fait de ce que l'homme voit, mais aussi de ce qu'il entend. Même si le bruissement du monde ne

s'arrête jamais, connaissant seulement des variations différentes au gré des heures, dans le désert, le silence est l'un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide.

« ... les seules richesses véritable il les a possédées ici, dans le désert : ce prestige du sable, la nuit, ce silence, cette patrie de vent et d'étoiles. » (Terre des hommes, 94).

Mais le silence n'est pas opposé au bruit, ce n'est pas la disparition du bruit ni la permanence du silence, c'est l'intériorisation de celui-ci. Il devient bruissement intérieur.

« Il semble, dit Bachelard, que pour bien entendre le silence, notre âme ait besoin de quelque chose qui se taise » (Bachelard, 1942 : 258).

En cela, il est révélateur d'une autre forme de réalité, peut-être plus étrange au sens propre du mot. Nous joindrons ici l'idée d'Edmond Jabès qui pensait que :

« si tu t'enfonces dans le désert, le silence ne t'enveloppera plus. Tu deviendras, toi-même, silence au point de rendre le désert parlant. » (Jabès, 1984, cité par Grave, 2009 : 25).

M. Picard le pense aussi :

« Il y a le matin qui se lève sans bruit, il y a les arbres qui se tendent sans bruit vers le ciel et il y a le soir qui tombe comme à la dérobée » (Picard, 1953 : 169),

car le silence, semble nous dire l'auteur de cette citation, pénètre si parfaitement le lieu qui rend impensable l'effraction d'un son étranger ou d'une parole bavarde. Même la parole est sans voix pour exprimer la puissance de l'instant ou la solennité des lieux.

Quant au désert de Fromentin, le silence y installe une dimension propre, une épaisseur qui enveloppe les choses. Le temps

passé sans hâte, à pas d'hommes et de chameaux, appelant la paix, le repos, la méditation. C'est un lieu

*« baigné d'une éternelle lumière », « assez vide, assez désolé pour donner l'idée de cette chose surprenante qu'on appelle le désert, avec un ciel toujours à peu près semblable, du silence, et, de tous côtés des horizons tranquilles. » (Un été dans le Sahara, 184).*

Un lieu enveloppé de silence et de tranquillité se détachant du paysage en se donnant d'emblée comme propices à la découverte de soi. On y fait provision d'intériorité avant de retrouver le bruit :

« le bruit sinistre du vent » (Un été dans le Sahara, 195),

car ce dernier étant à peu près la seule chose qui rompt le silence au désert : « Le vent, qui fait un bruit d'enfer dans leur bouquets de palmes, les rebrousse entièrement comme un parapluie retourné. » (Un été dans le Sahara, 107). Le silence partagé est une figure de la complicité, il prolonge l'immersion dans la sérénité de l'espace : « Le plus profond silence régnait dans la cour, et ni le lieutenant, ni moi, n'avions envie de l'interrompre. » (Un été dans le Sahara, 175).

L'association du silence et de la nuit est également propice à l'immersion de soi dans la sérénité des lieux. L'obscurité, à peine entamée par une lumière vacillante, éveille chez notre auteur un vocabulaire religieux, étranger pourtant à sa sensibilité mais qui s'impose soudain, exprimant la première veillée de bivouac :

*« L'air n'est plus humide, mais la terre est toute molle, la toile des tentes est trempée de rosée ; la lune, qui va se lever, commence à blanchir l'horizon au-dessus des bois. Notre bivouac repose dans une obscurité profonde. Le feu allumé au milieu des tentes, et près duquel les Arabes ont jusqu'à*

*présent chuchoté, se racontant je ne sais quoi, mais assurément pas les histoires d'Antar, quoi qu'en disent les voyageurs revenus d'Orient, le feu abandonné s'est éteint et ne répand plus qu'une vague odeur de résine qui parfume encore tout le camp ; nos chevaux ont de temps en temps des frissons amoureux, et poussent vers une femelle invisible qui les enflamme des hennissements aigus comme un éclat de trempette ; tandis qu'une chouette, perchée je ne sais où, exhale à temps égaux, au milieu du plus grand silence, cette petite note unique, plaintive qui fait : clou ! et semble une respiration sonore plutôt qu'un chant.» (Un été dans le Sahara, 36).*

*« Mais au milieu de ce peuple muet, ...volent et chantent des alouettes.» (Idem., 61)*

Timimoun, Désert, Un été dans le Sahara, Terre des hommes, et même d'autres œuvres que nous avons eu l'occasion de lire tels Maxence au désert de Théodore Monod, Le Désert de Pierre Loti et bien d'autres encore, tous convoquent un certain nombre de stéréotypes lorsqu'il s'agit de représenter le désert dans le silence. De fait, l'imaginaire du désert se structure autour de plusieurs invariants : Le silence est aussi souvent associé au vide, à la solitude, à la révélation, au recueillement.

Le recueillement est l'une des modalités que le silence prodigue à ceux qui s'établissent un moment en lui. Retour sur soi, capacité de se laisser envahir par le paysage ou la solennité des lieux.

Dans son récit qui semble relater un pèlerinage sur les traces des Hébreux conduits par Moïse hors d'Égypte, Pierre Loti note qu'il a décidé de traverser le Désert de Sinaï avant de fouler des pieds la

Palestine afin de « préparer son esprit dans le recueillement des solitudes. » (Loti, 1987 : 27). Il est à signaler que Loti étant non-croyant, sa traversée du désert, n'était pas guidée par la foi. Parvenu devant le mont Sinäi, le narrateur s'exclame :

*« Hélas! Comme elle est silencieuse, sinistre et froide cette apparition de la montagne très sainte, dont le nom seul, à distance, flamboyait encore pour nous. Les temps sont trop lointains, sans doute, trop révolus à jamais, où l'Éternel y descendit dans les nuées de feu, au son terrible des cors ; fini, tout cela, elle est vide à présent, comme le ciel et comme nos modernes âmes ; elle ne renferme plus que de vains simulacres glacés, auxquels les fils des hommes auront bientôt cessé de croire... » (Désert, 57).*

Le sentiment que provoque le silence du désert peut se répandre dans l'âme comme une onde paisible, comme une vague quiétude d'un profond recueillement.

### 3. Le silence est-il toujours une source de paix ?

Souvent le silence du désert appelle l'inquiétude car il ouvre une métaphysique du lieu ou de la présence de l'autre. Il y a une sorte d'écoute du silence, un œil invisible qui renvoie à une intériorité équivoque, obscure et douteuse. Si certains individus s'établissent en lui comme en un refuge et y trouvent un lieu propice à un retour sur soi, d'autres s'en effraient et n'ont de cesse de s'en défendre. Effectivement, le silence a tendance à faire peur. Qui n'a pas éprouvé un sentiment de malaise lorsque le silence s'installe dans une conversation ? Comme si l'absence de paroles constituait une menace. D'ailleurs, à l'image de «l'ange (qui) passe» après un arrêt de la conversation, le silence est souvent associé à

l'angoisse et à la mort. On parle ainsi d'un «silence de mort» ou du «silence qui précède la tempête».

Prenons en exemple un passage dans Terre des hommes de Saint-Exupéry où l'auteur s'inquiète d'un tel silence dont il craigne qu'il ne couve le pire :

*« Sur le désert règne un grand silence de maison en ordre. Mais voici qu'un papillon vert et deux libellules cognent ma lampe. Et j'éprouve de nouveau un sentiment sourd, qui est peut-être de la joie, peut-être de la crainte, mais qui vient du fond de moi-même, encore très obscure, qui, à peine s'annonce. » (Terre des hommes, 83)*

L'auteur voit dans le grand silence du désert une tempête de sable qui se prépare. Les sons provoqués par les bêtes autour de lui, lui permettent de lire la colère de la nature et voir l'absence de bruit comme un mode d'approche sournois de l'ennemi.

Le silence relâche l'emprise du sens, il désoriente les repères et restitue l'initiative à l'individu. Il exige de posséder les ressources symboliques pour en jouir sans céder à la peur sinon, à l'inverse il ouvre les vannes du fantasme. A ce propos, nous lisons sous la plume de Marie-Madeleine Davy que : « Lorsque l'homme se trouve seul, éloigné du tumulte des villes, il perçoit les voix des bêtes sauvages qui font en lui litière. Il sursaute en éprouvant une certaine panique difficile à surmonter. En effet, il ignorait nourrir en lui-même les animaux dont il perçoit les clameurs » (Davy, 1984 : 170).

Le silence, comme tout grand auteur, Le Clézio y accorde une part énorme, et ses textes exigent une place faite au vent, à la solitude, aux faibles rumeurs, au crissement des pas dans le sable, au simple bruissement des palmiers dans les oasis, ou à toute autre

manifestation du rien, du vide. Pour notre auteur, le silence est aussi source d'inquiétude :

*« Mais ce qui était le plus douloureux en eux, ce qui faisait naître l'inquiétude et la pitié, c'était leur silence. Aucun d'eux ne parlait, ne chantait. Personne ne pleurait ni ne gémissait. Tous, hommes, femmes, enfants aux pieds ensanglantés, ils avançaient sans faire de bruit, comme des vaincus, sans prononcer une parole. On entendait seulement le bruit de leurs pas dans le sable, et le halètement court de leur souffle. » (Désert, 227).*

Si le silence résonne soudain comme une rupture du bruissement coutumier du monde, il induit l'angoisse. L'ennemi est là, dans les ténèbres, qui avance et les animaux se taisent, le vent lui-même suspend son souffle, l'avancée du crime et de la mort semble aller de pair avec un monde en attente, aux aguets de l'irréparable, et ce bruyant silence est une alerte lancée au sens de l'homme avisé qui ne perçoit rien de naturel dans l'effacement brutal des sons. C'est le désespoir qui gagne les Hommes bleus, même les guerriers invincibles du désert étaient fatigués, et

*« leur regards était honteux, comme celui des hommes qui ont cessé de croire » (Désert, 237).*

*« Ils restaient assis par petits groupes, leurs fusils allongés dans leurs bras, sans parler. Quand Nour allait voir son père et sa mère pour leur demander de l'eau, c'était leur silence qui l'effrayait le plus. C'était comme si la menace de la mort avait atteint les hommes, et qu'ils n'avaient plus de force pour s'aimer. » (Idem., 237-238).*

Le silence a donc une dimension négative et destructrice.

« Cette fois, c'était la nuit. Il n'y a pas une étoile. L'obscurité est absolue. [...] personne ne dort, mais personne ne remue, et je n'entends pas d'autre bruit que celui du vent dans la toile des tentes... » (UEDLS, 94).

En conclusion, nous pouvons dire que c'est en ayant compris cela qu'il nous est possible d'affirmer que le silence du désert est paradoxal. Il l'est dans le sens où il recouvre, en même temps, deux acceptions symboliques, mais tout à fait contradictoires : d'une part, il exprime l'élévation de l'âme, la méditation, le recueillement, d'autre part, il représente la négation, le désespoir, la destruction, la mort. Le silence symbolise aussi le secret, l'invisible, ce qui n'est pas montré. Le fait de se taire, de ne pas « communiquer », de ne pas échanger d'idées, renvoie à l'ineffable. Garder secret n'est-ce pas « passer sous silence » ? Les Touaregs le pensent aussi à travers ce proverbe : « Se cacher dans la parole ? Mieux vaut se cacher dans le silence ». On pourrait ainsi citer de nombreux exemples de proverbes des hommes bleus qui font du silence le garant du secret, du caché, de la non-communication : « Beaucoup de paroles, c'est du vent », « L'arbre du silence porte les fruits de la paix »... Mais plonger dans le silence permet surtout de se retrouver face à soi-même. Il nous conduit peu à peu à devoir affronter toutes ces pensées, toutes ces interrogations, toutes ces tensions que l'on a tendance à éluder à longueur de temps et qui, pourtant, nous accompagnent et souvent nous font souffrir.

Si les Touaregs connaissent au milieu du silence et de la nuit le sentiment de baigner dans une paix que rien ne trouble, ils s'inquiètent en même temps d'un tel calme dont ils craignent qu'il ne prépare en secret le pire.



## Bibliographie

- Bachelard Gaston, L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, Corti. 1942.
- Boudjedra Rachid, Timimoun, [Première édition : Paris, Denoël, 1994], Alger, Anep, 2002.
- Cage John, Silence, in Lectures et Writings, Londre, Calder and Boyars, 1968.
- Camus Albert, Noces, Paris, Livre de poche. 1959.
- Clédat Léon, Dictionnaire étymologique de la langue française, Hachette, Paris, 1914.
- Davy Marie-Madeleine, « Le silence intérieur » in Corps écrit, n°12, 1984.
- Fromentin Eugène, Un été dans le Sahara, [Première édition : Paris, Michel Lévy, 1857], Alger, Enag, 2001.
- Jabès Edmond, Le livre du dialogue, Paris, Gallimard, 1984. Cité par Grave, 2009.
- Lapeyre-Desmaisons Chantal, Pascal Quignard le solitaire, Paris, Flohic, 2001.
- Le Breton David, « Anthropologie du silence », in Théologiques, 7/2, 1999.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave, Désert, Paris, Gallimard, 1980.
- Le Clézio Jean-Marie Gustave, Les prophéties du Chilam Balam, Paris, Gallimard, 1976.
- Loti Pierre, Ramuntcho, (1897), Paris, Filipacchi, Coll. « Grands écrivains », 1987.
- Mauriac François, Mémoires intérieurs, Flammarion, Livre de poche, Paris, 1959.
- Picard Max, Le monde du silence, Paris, PUF, 1953.
- Psichari Ernest, Les voix qui crient dans le désert, Paris, Louis Conard, 1920.

- Saint-Exupéry Antoine de, Terre des hommes, [Première édition : Paris, Gallimard, 1939], Béjaïa, Talantikit, 2002.
- Valentin Jean-Pierre, Les murmures des dunes, Transboréal, Paris, [Première édition : 2008] 2013.